

sans importunité. Ne tolérez aucun acte de méchanceté ; ne vous laissez jamais braver ; mais montrez-vous indulgent pour la désobéissance involontaire, pour le dommage fait sans intention. Dans ces derniers cas, contentez-vous de faire comprendre le mécontentement, sans exagérer la sévérité. En retour, qu'une caresse récompense toujours l'obéissance. Dans le commerce habituel, soyez affectueux si vous voulez ; mais avant tout, soyez raisonnable. Ne prodiguez pas vos caresses ; imposez-les encore moins ; mais que votre autorité reste douce, paisible et juste.

Pour l'animal comme pour l'homme, la violence et les coups sont de mauvais moyens d'éducation. La force se fait obéir, mais à la condition d'agir toujours : triste condition ! Encore arrive-t-il quelquefois que le désespoir se révolte contre la force même ; nous la voyons souvent chez l'âne, quelquefois chez le cheval. Puis, en se faisant matériellement obéir, elle ôte à l'animal sa spontanéité, sa grâce, son amabilité, son ardeur dans l'obéissance ; sans compter qu'en ménageant ce ressort vous vous réservez une extrême ressource pour les circonstances extrêmes. Voyez, au reste les faits. Vos pauvres ânes sont roués de coups et sont rétifs. Vos durs charretiers assomment leurs chevaux et ont souvent bien de la peine à les gouverner : l'Arabe caresse les siens, leur parle, vit avec eux et en fait tout ce qu'il veut. Pour ma part, dans mes rapports avec les animaux, je me suis toujours fait une amusante étude d'obtenir l'obéissance aux moindres frais possibles, et je l'ai obtenue. Dans ma jeunesse, cavalier plus que médiocre, je manœuvrais pourtant assez bien un cheval sans cravache et sans épérons.

A Paris, dans ces cellules pénitenciaires qu'on nomme des appartements, où, faute d'espace, il faut réduire son domestique, le cheval, le chien même sont des hôtes peu logeables, force est de se rabattre sur le chat, qui ne vaut pas le chien, mais qui fait peu de bruit, peu d'embaras, et qui satisfait envers nous à la première condition d'une bonne alliance, qui est d'être l'ennemi de nos ennemis. Eh bien, dans cet animal, réputé si indisciplinable, j'ai trouvé toujours la plus facile docilité. Souvent je me complais à le voir accourir à l'appel de la voix ou seulement du regard, descendre au plus léger signe du doigt, du meuble qu'il vient d'escalader, ou sur un petit murmure négatif, s'abstenir du morceau qu'il convoite, m'interroger de l'œil avant tel ou tel acte, pour voir si je veux le permettre. Et pour cela, qu'ai-je eu à faire ? Ce que je viens de dire : presque rien.

ST. A. BERVILLE.

—La médecine pour tous.

Alimentation des chevaux.

Deux ordres de faits peuvent nous guider dans la pratique : les excellents résultats donnés sur les chevaux de travail par la nourriture au foin et à l'avoine, et l'impossibilité de remplacer ces deux aliments par la luzerne, le trèfle, l'orge ou le seigle.

Le foin et l'avoine suffisent à l'entretien des chevaux dans toutes les circonstances ; les animaux n'en sont jamais incommodés, et quand ils en prennent une quantité suffisante, ils peuvent exécuter tous les travaux que leur constitution comporte.

N'avons-nous pas été autorisé dès lors à donner, pour type de la composition chimique des rations du cheval, la composition du foin et celle de l'avoine, surtout après avoir remarqué la ressemblance de ces deux aliments, quant au rapport entre les principes plastiques et les principes respiratoires qu'ils contiennent ?

Les chiffres suivants donnent la moyenne des analyses faites sur l'un et sur l'autre. On trouve,

Dans le foin : azote 4.15, corps gras 3.80, acide phosphorique 0.40 ; soit 330 de corps gras et 34 d'acide phosphorique pour 100 d'azote ;

Dans l'avoine : azote 1.70, corps gras 5.50, acide phosphorique 0.58 ; soit 324 de corps gras et 34 d'acide phosphorique pour 100 d'azote.

Le second ordre de faits s'est produit souvent. Toutes les fois qu'il y a eu des disettes de fourrages, depuis vingt-cinq ou trente ans, on a cherché à remplacer en partie le foin et l'avoine par la luzerne ou du trèfle, de l'orge, du seigle ou des féveroles, en faisant des mélanges ; mais quelle qu'ait été la manière de préparer ces aliments ou de les associer, il n'a pas été possible d'entretenir en bon état des chevaux faisant un service au trot avec des rations dont la composition chimique s'éloignait sensiblement de celle du foin et de l'avoine.

Dans beaucoup de circonstances cependant, il y aurait une grande économie à pouvoir faire entrer les fourrages des familles légumineuses, et l'orge, le seigle, ou les féveroles, dans la composition des rations du cheval, à la place des deux aliments types.

Un moyen qui rendrait la substitution possible serait d'un grand intérêt, et, à ce point de vue, des observations faites dans ces derniers temps au Mexique sont dignes d'être connues.

M. Liguistin, vétérinaire en chef de l'armée expéditionnaire française, a publié des détails sur le sol, le climat, les fourrages et les animaux du Mexique. Nous transcrivons quelques passages de son mémoire se rapportant au maïs.

“ Depuis le débarquement des animaux à la Vera-Cruz jusqu'à leur ar-

rivée à Mexico, le maïs a constitué presque exclusivement la base de la nourriture en grain des animaux du corps expéditionnaire.....

“ Le foin mis en distribution était mauvais et complètement dépourvu de principes alibiles ; d'ailleurs, en route, on n'en donnait pas. Les animaux, peu habitués au maïs, prenaient cette denrée avec dégoût et seulement pressés par la faim. Le climat des Terres-Chaudes réagissait avec intensité sur nos chevaux et nos mulets, qui éprouvaient de la difficulté à s'acclimater.

“ Et cependant, malgré les intempéries du climat, les mauvaises routes, les travaux outrés, mille misères qu'ils ont dû traverser, la mortalité a été relativement insignifiante. Ce résultat doit être tout entier rapporté au tempérament et à la constitution résistante de nos chevaux arabes et de nos chevaux français ”

Ce résultat démontre aussi les qualités alimentaires du maïs. C'est à cette nourriture, si longtemps considérée comme mauvaise pour les animaux de travail, que les chevaux de l'armée ont dû de pouvoir résister aux fatigues qu'ils ont éprouvées.

Malheureusement les chevaux qui n'ont pas été habitués jeunes à manger ce grain le prennent difficilement ; mais M. Liguistin, qui insiste sur cet inconvénient, me dit dans une lettre particulière, reçue postérieurement à la publication de son mémoire, que les animaux le prennent sans répugnance quand on l'a fait macérer dans l'eau pendant quelques heures.

L'introduction du maïs dans la nourriture du cheval serait très-avantageuse. Ce grain, facile à produire dans plusieurs de nos provinces, pourrait, en raison de sa richesse en corps gras, former avec les légumineuses, par exemple, des rations économiques qui, par leur composition chimique, répondraient aux besoins des chevaux de travail.

Ferrure des chevaux.

L'application d'une semelle de fer aux pieds des chevaux qui travaillent sur des chemins durs et pierreux est nécessaire pour prévenir l'usure de l'ongle ; mais la ferrure a de graves inconvénients : accidents produits par la maladresse des maréchaux ; fatigue que le poids du fer occasionne aux organes de la locomotion, mieux disposés pour faciliter la vitesse des allures que les effets de la puissance musculaire ; resserrement que le fer exerce sur le sabot en s'opposant à la dilatation de cet organe au moment où il porte sur le sol ; changement de direction que les membres éprouvent quand le pied est mal paré, ou que le fer n'est pas renouvelé assez souvent.